Les Rendez-vous de décembre

Rendez-vous in December

Alexandre Velasco

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhcf/98>

DOI : 10.4000/rhcf.98

Éditeur

Rails & histoire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 81-87

ISSN : 0996-9403

Référence électronique

Alexandre Velasco, « *Les Rendez-vous de décembre* », *Revue d'histoire des chemins de fer* [En ligne], 36-37 | 2007, mis en ligne le 10 mai 2011, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhcf/98> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhcf.98>

Les Rendez-vous de décembre

Alexandre Velasco

Réalisateur

Le film *Les Rendez-vous de décembre* est un documentaire que j'ai tourné pendant le mouvement social de 1995. Il ne donne pas un aperçu global de ces événements, il se cantonne à un lieu unique, presque un huis clos : l'établissement traction de Paris - Sud-Est que les cheminots continuent de qualifier sous la dénomination moins administrative, plus ouvrière, de dépôt. Les lieux de l'action se situent donc à Paris - Gare de Lyon, près de la grande rotonde dans le dépôt du Charolais, où se tenait chaque jour à 11 heures l'assemblée générale des agents de conduite en grève.

Contrairement à une étude sociologique ou historique, ce film n'a pas la vocation d'analyser une situation ou un climat social, encore moins des comportements. Ce n'est pas un constat journalistique et je n'ai pas cherché à approfondir une connaissance supposée des événements.

Les Rendez-vous de décembre met en images la scénographie d'une grève, ses discours, tout en brossant un portrait collectif de ce qui a caractérisé le mouvement de 1995 : le sentiment de rébellion contre un futur en crise.

C'est une des raisons qui font que ce film ne comporte quasiment pas d'interviews, hormis quelques phrases captées spontanément pour expliciter une situation ou une prise de position ; l'autre raison étant que ce film revendique une démarche documentaire relevant plus du « cinéma direct » que du reportage télévisuel classique, où l'interview est le moteur principal de la narration.

Pendant ce conflit, des journalistes, plus ou moins habiles, sont venus faire leur travail dans le dépôt en grève, ils sont présents tout au long du film. Il y a également eu un chercheur qui a pris comme objet d'étude le conflit vu au travers des assemblées générales de la gare de Lyon. Pour ceux qui le connaissent : Didier Leschi, vous pourrez l'apercevoir vers la fin du film, au milieu de l'assemblée générale vêtu d'un duffle-coat rouge vif. Didier Leschi, qui a vu le film lors de ses premières diffusions, était rattaché en 1995 au Laboratoire d'analyse des systèmes politiques de l'université de Paris X. Il a publié en 1997 dans la revue *Sociologie du travail* une étude sur le rôle des assemblées générales de la

gare de Lyon intitulé : « La construction de la légitimité d'une grève. » Certains éléments de ma présentation sont tirés de cette étude¹.

Personnellement, je n'avais au début de cette grève aucune intention particulière d'enregistrer les événements dont peu de cheminots d'ailleurs soupçonnaient la tournure qu'ils allaient prendre. Plus que du projet, ce film relève donc du réflexe. J'étais un simple cheminot gréviste comme beaucoup d'autres, habituellement rattaché au Centre audiovisuel de la SNCF, où je suis, pour quelque temps encore, réalisateur de films d'entreprise. C'est donc pour cela que, tout naturellement, des amis agents de conduite m'ont demandé de venir faire des prises de vues de l'assemblée générale, à titre de souvenir, pour garder une trace.

Ce film est donc le produit d'une démarche qui au départ était totalement empirique, aussi bien le fruit du hasard (un rendez-vous avec des copains mécanos pour se retrouver à la manif) que de la nécessité : enregistrer des images d'un mouvement dont un de mes amis, Jean-Louis Rioni, conducteur de trains de banlieue militant à la CFDT, présageait la durée et la dureté.

Une parenthèse pour préciser les conditions de production du film. Je l'ai tourné en vidéo, dans le format professionnel Betacam SP avec du matériel qui m'appartient, donc il n'y a eu de ma part aucune utilisation des infrastructures de mon service SNCF d'origine. Je précise cela à la fois pour lever toute ambiguïté et parce que j'en ai fait une question de principe.

J'ai tourné peu de cassettes : treize au total pendant les trois semaines qu'aura duré le conflit. Connaître le milieu social que l'on filme aide à faire tourner à l'économie, pour n'enregistrer que les moments qu'on juge déterminants. Je tiens aussi cela des bonnes habitudes de travail prises au temps où la pellicule argentique régnait dans les caméras de reportage. Par rapport à la vidéo, qui incite le caméraman à un manque de retenue, dû au faible coût des cassettes, le film cinématographique pousse le cinéaste à faire des choix dans le filmage de la réalité et donc à affiner un regard, à trouver un point de vue.

1- Didier Leschi, « La construction de la légitimité d'une grève : le rôle des assemblées générales de la gare de Lyon », *Sociologie du travail*, 1997, 4, p. 499-522. L'ensemble de la livraison de la revue est consacré aux grèves de 1995 [N.d.l.R.].

Par la suite, pour faire le montage du film, je me suis endetté en rachetant à mon service du matériel jugé techniquement obsolète. Pour les phases de travail de post production, j'ai bénéficié de l'aide de complices intermittents du spectacle et de Jean-Guy Vêran pour le mixage.

Le tournage des *Rendez-vous de décembre*, qui a commencé le mardi 28 novembre 1995 au cinquième jour de la grève, s'est achevé avec le conflit qui aura duré en tout 21 jours. La durée du film est de 86 minutes. Les premières projections ont été faites à la salle Traversière en face de la gare de Lyon. Il y en a eu une douzaine en trois jours afin que les agents travaillant en 3 x 8 puissent le voir. Malheureusement la fréquentation a été faible. Ensuite d'autres présentations et projections de presse ont eu lieu grâce à l'aide de l'association des cheminots cinéphiles « Ceux du rail » qui, en la personne d'André Gomar, a fait en sorte que le film soit montré en diffusion *off* au festival de Cannes. *Les Rendez-vous de décembre* a été programmé entre autres aux états généraux du documentaire de Lussas et a fait l'objet de diverses études et de mémoires d'étudiants en cinéma à Paris VIII et à la Femis². Il a inspiré en partie la cinéaste Dominique Cabrera et Philippe Corcuff pour le scénario du long métrage *Nadia et les hippopotames* (1999). Certains des personnages principaux des *Rendez-vous de décembre* interprètent des rôles secondaires dans *Nadia*. La réalisatrice a cité plusieurs fois l'apport du film dans différentes interviews.

Oublié sur une étagère des programmeurs de documentaires de la chaîne de télévision Arte, le film n'a toujours pas trouvé de diffuseur.

J'en reviens donc à l'origine du film : avec juste l'idée de faire quelques images que l'on m'avait demandées, j'ai donc pris la direction, sans trop y croire, du dépôt du Charolais avec ma caméra et là, arrivé sur place, en voyant la gravité des visages, la concentration de ceux qui écoutaient les différents intervenants de l'assemblée générale j'ai senti que ce mouvement commençait à prendre une tournure étrange, d'une ampleur sourde, indicible, mais réelle. Cette impression allait se confirmer le jour même à la manifestation.

Pour mesurer la détermination des grévistes il faut faire quelques petits rappels sur les lieux de l'action et sur les acteurs du conflit. En 1995, avec ses 565 agents de conduite l'établissement Traction de Paris - Sud-Est est un des plus importants de la SNCF. Une mutation technologique allant de la fin des travaux d'électrification à l'explosion du trafic

2- Fondation européenne pour les métiers de l'image et du son, héritière de l'ancien Institut des hautes études cinématographiques [N.d.l.R.].

voyageurs TGV, des modifications dans le type de recrutement ainsi que des changements dans les mentalités (les cheminots recrutés dans les années 1970 sont moins dociles dans les rapports hiérarchiques) constitueront les éléments déterminants qui vont influencer sur le vécu des agents de conduite, sur l'idée qu'ils se font de leur métier, sur le contenu revendicatif et sur le type d'actions menées.

Comme dans beaucoup de grandes gares, à Paris-Lyon, les assemblées générales sont organisées par chantiers regroupant les différentes activités ferroviaires. Il n'y a pas d'AG inter catégorielles, encore moins de liaison de fait par des délégués ou des représentants syndicaux. En 1995, le phénomène des AG semble être revenu de plus belle dans une pratique syndicale qui essaie de conjurer le spectre des coordinations des années 1980, qui eurent pour effet de contester un certain pouvoir des syndicats.

Leschi note dans son étude que (je souligne) :

« Si le droit syndical fait de telle ou telle organisation le paravent légal de la grève par l'intermédiaire du préavis, la pratique des assemblées générales modifie la dynamique des grèves. Elles tendent à n'exister alors que dans l'addition de ces espaces de décision où se construit la solidarité des acteurs sociaux.

Ces grèves expriment une capacité des acteurs sociaux à relativiser les consignes syndicales ou la confiance dévolue aux organisations représentatives.

Bien évidemment, les calculs, les débats, les prises de décision de ceux qui sont rassemblés dans les assemblées générales n'ignorent pas un contexte toujours notablement structuré par les mots d'ordre et les initiatives des organisations syndicales. Elles les relativisent.

Une organisation syndicale n'existant dans une assemblée générale que grâce à la parole de celui qui défend sa vision de la grève, le porte-parole syndical se doit de construire l'adhésion qu'il veut susciter. L'assemblée générale devient le lieu où se teste in vivo cette adhésion. » [...]

«... chaque organisation mesure par contrecoup le rapport de forces avec ses concurrentes. Ce fonctionnement des assemblées générales a obligé les militants syndicaux à modifier leurs comportements de l'action collective. Il les oblige à s'adapter à une arène où les coups ont une interaction immédiate. Cette arène modifie le rapport à la délégation des luttes et à la définition des objectifs des luttes. »

Photogrammes du film *Les Rendez-vous de décembre*

Cette citation de Didier Leschi est le cœur du sujet du film *Les Rendez-vous de décembre*. En prenant la forme d'une chronique filmée de la grève j'ai voulu montrer la spécificité de ce conflit, postérieur aux années 1980, qui a marqué par son esprit, issu des coordinations, l'idée qu'un mouvement social doit être avant tout contrôlé par les grévistes.

De la *standing ovation* de l'Assemblée Nationale à l'image de celui qui résiste « droit dans ses bottes », le Premier ministre Alain Juppé a placé d'emblée sa stratégie de communication dans une théâtralité qui va heurter de plein fouet la grève. Ce conflit, est aussi celui du discours. La communication gouvernementale, épaulée au début du mouvement par un journalisme d'accompagnement, est remise en question dans les prises de parole quotidiennes des assemblées de grévistes.

Si je suis allé au-delà de la demande première de mes petits camarades et que ces prises de vues ont fini par constituer un long métrage documentaire, c'est parce que toute une dramaturgie était en train de naître sous mes yeux. Dans ce dépôt, le conflit est porté par un collectif d'hommes aux fortes personnalités, avec une sensibilité et un charisme qui en font de vrais personnages de film. À Paris-Lyon l'assemblée générale était le lieu où se croisaient deux formes de représentation : syndicale par la mise en perspective de la grève et théâtrale par la mise en scène du discours.

Bien que n'étant pas des professionnels du verbe, nos personnages ont des talents d'orateur et un pouvoir de convaincre que nombre de décideurs essayent d'acquiescer au grand désespoir de leurs conseillers en communication. Les grévistes sont habités par leur rôle, c'est ce qui les rend émouvants, malgré les moments de doute et de découragement. C'est ce qui m'a fait croire en eux et en ce mouvement (fig. 1 et 2).

Gréviste moi-même, je connaissais le contexte social pour avoir commencé à travailler dans les années 1970 à Paris-Lyon où j'ai milité syndicalement. Même si certaines situations risquaient de me pousser à intervenir, je restais à cette distance révélatrice du réel et de ses contradictions. La proximité avec le sujet me faisait éviter les attitudes, les comportements manquant d'authenticité et les propos *forçés* par la présence de la caméra.

Cela ne m'a pas empêché de capter l'excessif ou l'extrême quand il était porteur de réalité.

On peut bien sûr s'en tenir à un niveau de lecture des personnages qui ne va pas au delà du simple repérage de « l'adhérent CGT sûrement communiste » ou de « l'ancien gauchiste militant associatif ». Mon propos a été surtout de mettre en lumière le comportement ouvrier dans sa réalité souvent complexe et contradictoire. Les applaudissements que recueille le « directeur de la Révolution » ne doivent pas se réduire à un simple moment d'euphorie de l'assemblée générale. Ils nous révèlent l'état d'esprit des grévistes et leur sympathie envers les idées de révolte.

Alors, gréviste filmant ou cinéaste observant une grève ? Tantôt l'un, tantôt l'autre ou les deux à la fois. Et bien que *Les Rendez-vous de décembre* n'ait pas la prétention d'être un film militant, il revendique l'appellation incontrôlée de documentaire d'intervention sociale. Pour ma part j'ai essayé de faire cela simplement, à la manière d'un photographe de quartier qui tire le portrait d'un groupe d'hommes et de femmes en situation de conflit.